

l'enivrement causé par la résurrection morale d'Annonciade. Il essaya de lutter contre la vérité, elle devint si palpable qu'il fallut bien courber sa volonté, si rebelle qu'elle fût, à l'acceptation d'un semblable malheur.

M. Andrioux conseilla l'air natal comme suprême remède. Annonciade ne fit aucune objection : il lui sembla que le sacrifice complet de la pensée qui avait martyrisé sa vie serait agréable à Dieu, que Dieu voulait cela et pas autre chose, et elle tenait à l'accomplir avant de mourir.

On écrivit donc à Argentan l'état désespéré de la jeune femme. Rien n'y avait préparé ces cœurs aimants, que la foi seule soutint. On fit les préparatifs nécessaires pour recevoir la chère petite fée et pour adoucir ses derniers instants, s'il n'y avait pas moyen d'arrêter les desseins de la Providence et de la soustraire à la mort.

(La suite au prochain numéro.)

## NOS GRAVURES

### La mer intérieure d'Algérie

Tozer (l'ancienne Thusuros des Romains), est, en quelque sorte, le chef-lieu de la région Sud de la Tunisie appelée Djerid ; elle est située sur le versant d'une colline qui sépare les Chotts (lacs salés desséchés), Rharsa et Faraoum, que vont bientôt traverser les navires de toutes les nations. Du haut du mont qui la domine, on jouit d'un spectacle étonnant : Devant soi, en bas, la ville découpant ses minarets et ses terrasses sur la verdure de l'oasis, puis la grande ligne de palmiers sur laquelle l'œil, fatigué par l'éclat du jour, s'arrête complaisamment ; au delà de la Sebkhah Faraoum, en reflétant sur son lit de sel, la lumière du soleil donne l'illusion de la mer, et plus loin, à perte de vue, le désert nu et majestueux.

La ville elle-même a un cachet que n'ont pas les autres villes du Sud de la Tunisie. Ses façades en briques, formant des dessins souvent très pittoresques, sa grande place où se tient le marché, d'un aspect tout particulier, son air relativement propre, tout cela lui donne un petit cachet de capitale ; son oasis suffirait à la rendre digne de ce nom : 300,000 palmiers de toute beauté étendent leur verdure à ses pieds ; oranges, citronniers, jujubiers, amandiers s'entrelaçant, y étalent leurs bouquets de fleurs ou de fruits, et font de ce coin de terre perdu au milieu des sables un jardin délicieux où la nature semble avoir voulu renfermer toute la fertilité qu'elle refuse aux environs.

Malheureusement, le sable gagne chaque jour, il resserre de plus en plus les sources qui fécondent ces éternels jardins, il les domine presque à pic et engloutit les palmiers qui les protègent. Et si une surveillance active ne vient s'opposer au fléau, cette oasis si belle sera atteinte mortellement.

Par sa proximité de l'Algérie, Tozer est le centre des importantes relations commerciales établies entre le Sud algérien et le Djerid tunisien. De nombreuses caravanes sahariennes viennent y vendre leurs produits et se charger des dattes si renommées de l'oasis : la mer projetée ne fera que rendre cette ville plus florissante en donnant à son commerce des débouchés qui faciliteront ses nombreuses transactions.

### Le nouveau gouverneur-général du Liban

On a fini, à Constantinople, après de nombreuses conférences, par s'entendre sur le choix du nouveau gouverneur-général de la Montagne libanaise. On sait qu'aux termes du règlement de 1861, la désignation de ce haut fonctionnaire ne peut être faite par la Porte qu'avec l'agrément des hautes puissances signataires.

Il s'agissait, cette fois, de remplacer Rustem pacha, dont les pouvoirs avaient été, en 1878, prolongés de cinq nouvelles années expirant le 28 avril dernier. Rustem (comte Marini), Italien d'origine, entré jeune au service diplomatique ottoman, avait successivement occupé les postes de ministre de la Porte en Italie et à Saint-Petersbourg, où un accident de chasse faillit lui coûter la vie : un ours qu'il avait blessé lui laboura l'épaule et lui déchira la figure. C'était au Liban un gouverneur intelligent, d'un esprit fin et délié, mais d'un caractère hautain et dominateur, et l'attitude résolument hostile qu'il avait prise vis-à-vis des intérêts français dans cette partie de la Syrie avait amené, de la part de la France, un veto absolu à sa réélection.

C'est alors que le Sultan proposa de lui-même la candidature du jeune prince des Mirdites, Prenk-Bib-Doda, dont nos lecteurs trouveront ici la physionomie à côté de celle de Rustem pacha. Les puissances furent un peu étonnées, la France la première ; car, malgré nos traditions de protection envers les Mirdites, nous ne fûmes pour rien dans cette candidature.

On comprit du reste que, s'il était naturel que Prenk-Doda eût qualité pour administrer les montagnards de Mirditie, ce jeune homme de vingt-quatre ans, sans passé de fonctionnaire, n'était guère en mesure d'assumer une tâche aussi délicate que l'administration du Liban. Sa candidature a donc été éliminée et, parmi les deux ou trois compétiteurs restés en présence, Danish-Effendi, général Streeker, Wassa Effendi, les ambassadeurs ont choisi ce dernier.

Wassa Effendi, ou plutôt aujourd'hui Wassa pacha (car l'élevation à ce haut rang à la hiérarchie ottomane est la conséquence de l'investiture du gouvernement du Liban), Wassa pacha, dont nous donnons dans ce numéro le portrait, est un Albanais catholique, appartenant à une bonne famille de la Guégarie, et né à Scutari, il y a quelques cinquante ans. Elevé à Venise, où il fit d'excellentes études classiques, il paya son tribut à l'hospitalière cité en prenant part à la défense héroïque de 1848-1849, dans un de ces corps volontaires dont la bravoure étonna les vieux généraux de l'Autriche. Rentré dans son pays après la capitulation, il remplit quelque temps après, à Scutari, les fonctions de drogman du Vilayet d'Albanie. Employé par le ministère des affaires étrangères à différentes missions en Bosnie et au Monténégro, il fut ensuite adjoint comme *muavin* au gouverneur général d'Alep. Son passage dans ce poste important a certainement contribué à le désigner au choix de la Porte et des puissances pour le gouvernement dont il vient d'être investi. Il y apporta, en effet, la langue arabe indispensable à celui qui doit administrer les Libanais, et s'y put pénétrer des us et coutumes, du caractère de ces populations syriennes, musulmanes ou chrétiennes qu'il va retrouver au Liban.

### Le Bal de l'Hospitalité de nuit à Paris

Nos illustrations reproduisent quelques aspects de la merveilleuse fête qui a eu lieu le 28 mai, à l'hôtel Continental, et le crayon de M. Mars a saisi au vol, à travers les salles féeriquement décorées, les types les plus gracieux, les toilettes les plus originales.

Les organisateurs de ce festival de la Charité, M.M. le duc des Cars, le marquis de la Roche-Fonteuilles, Henri Blount et Leture, ont eu le don de créer des prodiges.

La cour des Fêtes était transformée en salon des fleurs ; murs entièrement garnis de mousse naturelle semée de guirlandes de fleurs de toutes sortes.

Deux grottes pratiquées dans les cloisons verdoyantes renfermaient des amas de blocs de glace naturelle, éclairée à la lumière électrique. L'effet était magnifique, et ces masses transparentes, aux reflets rosés et bleuâtres, entretenaient une fraîcheur extrême aux abords de ces grottes.

Aux quatre coins de la même salle de grands pavillons de fleurs abritaient les charmantes actrices de la Comédie française, qui vendaient, dans ces gracieux refuges, des roses, du champagne ou des billets de tombola, dont le seul et unique lot était un vase de Sèvres de 8,000 frs (\$1,600), offert par M. Bamberger.

On remarquait fort Mlle Tholer, dont le costume était un mélange de moderne et de Louis XV. Une première jupe en satin rose retombait sur une jupe de tulle rose, semée de roses thé.

Mlle Bartet, en myosotis ; Mlle Reichemberg, en muguet ; Mlle Kalb, en œillet ; Mlle Durand, en fleur des champs ; Mlle Lloyd, magnifiquement enguirlandée de pampres ; Mlle Blanca, couverte de roses jaunes ; Mlles Muller, Broisat et Frémaux en jasmin, marguerite et aubépine.

La plupart des corsages figuraient des treillages d'osier doré ayant l'apparence de corbeilles dont les anses recourbées s'attachaient finement aux épaules.

Les mondaines se pressaient en foule compacte dans les différentes salles, étalant aux yeux d'admirables toilettes d'un goût et d'une fraîcheur extrêmes. Dans des loges ménagées dans la cour des fleurs, des dames patronnesses de l'Œuvre vendaient aussi différents objets au profit des pauvres.

Vers onze heures, en dépit du service d'ordre supérieurement organisé, la circulation était fort difficile. Jamais fête n'avait attiré plus de monde.

Trois orchestres se répondaient à tour de rôle et faisaient retentir de joyeux rythmes, sur lesquels les danseurs s'élançaient avec un grand entrain.

Si le succès de la fête de l'Hospitalité de nuit a été complet, ce n'est que justice, car rarement on s'était donné plus de mal et l'on avait fait plus de frais.

On évalue les dépenses générales à 40,000 francs (\$8,000). Cette somme, si intelligemment dépensée, a rapporté une belle moisson pour les pauvres, qui ont encaissé la jolie somme de 60,000 francs (\$12,000). Tel a été le bénéfice net de cette soirée de charité. Nous félicitons l'Œuvre de l'Hospitalité de Nuit qui a déjà rendu de si grands services depuis qu'elle existe.

## NÉCROLOGIE

Une dépêche de Portland, Oregon, annonce que Mgr Blanchet, l'éminent missionnaire de ces pays lointains, est mort le 18 juin courant. Il habitait cette partie de l'Amérique depuis plus de cinquante ans. Il fut sacré évêque en 1845. Il était Canadien de naissance et descendant d'une noble et ancienne famille française.

Mgr Wood, archevêque de Philadelphie, est mort le 20 courant à 11.10 heures du soir.

## LE MORCEAU DE PAIN

Le jeune duc de Hardimont se trouvait à Aix, en Savoie, où il faisait prendre les eaux à sa fameuse jument *Périchole*, devenue poussive depuis le "chaud et le froid" qu'elle avait attrapé au Derby, et il finissait de déjeuner, lorsqu'ayant jeté un regard distrait sur le journal, il y lut la nouvelle du désastre de Reichshoffen.

Il vida son verre de chartreuse, posa sa serviette sur la table du restaurant, fit donner à son valet de chambre l'ordre de boucler les malles, prit, deux heures après, l'express de Paris, et courut au bureau de recrutement s'engager dans un régiment de ligne.

On a beau avoir mené, de dix-neuf à vingt-cinq ans, l'existence énervante du petit crevé—c'était le mot d'alors—on a beau s'être abruti dans les écuries de courses, il est des circonstances où l'on ne peut pas oublier qu'Enguerrand de Hardimont est mort de la peste à Tunis, le même jour que Saint-Louis, que Jean de Hardimont a commandé les Grandes Compagnies sous Du Guesclin, et que François Hardimont a été tué en chargeant à Fontenoi avec la Maison-Rouge. Le jeune duc, en apprenant qu'une bataille avait été perdue par des Français sur le territoire français, sentit le sang lui monter au visage et eut l'horrible impression d'un soufflet.

C'est pourquoi, dans les premiers jours de novembre 1870, rentré dans Paris avec son régiment qui faisait partie du corps de Vinoy, Henri de Hardimont, fusilier à "la troisième" du "second" et membre du Jockey, était de haut-garde avec sa compagnie devant la redoute des Hautes-Bruyères, position fortifiée à la hâte, que protégeait le canon du fort de Bicêtre.

L'endroit était sinistre : une route plantée de manches à balais et toute défoncée de boueuses ornières, traversant les champs lépreux de la banlieue, et, sur le bord de cette route, un cabaret abandonné, un cabaret à tonnelles où les soldats avaient établi leur poste. On s'était battu là quelques jours auparavant ; la mitraille avait cassé en deux quelques-uns des baliveaux de la route, et tous portaient sur leur écorce les blanches cicatrices des coups de feu. Quant à la maison, son aspect faisait frémir ; le toit avait été crevé par un obus, et les murs lie-de-vin semblaient badigeonnés avec du sang. Les tonnelles éventrées, sous leurs réseaux de brindilles noires, le jeu de tonneau renversé, la haute balançoire dont le vent humide faisait grincer les cordes mouillées, et les inscriptions auprès de la porte, égratignées par les balles : *Cabinets de société.—Absinthe.—Vermouth.—Vin à 60 cent. le litre...* qui encadraient un lapin mort, peint au-dessus de deux queues de billard liées en croix par un ruban, tout rappelait avec une ironie cruelle la joie populaire des dimanches d'autrefois. Et, sur tout cela, un vilain ciel d'hiver où roulaient de gros nuages couleur de mine de plomb, un ciel bas, colère, haineux.

A la porte du cabaret, le jeune duc se tenait immobile, son chassapot en bandoulière, son képi sur les yeux, ses mains gourdes dans les poches de son pantalon rouge et grelottant sur la peau de mouton. Il s'abandonnait à sa sombre rêverie, ce soldat de la défaite, et il regardait d'un œil navré la ligne des coteaux, perdus dans la brume, d'où s'échappait à chaque instant, suivi d'une détonation, le flocon blanc de la fumée d'un canon Krupp.

Tout à coup, il sentit qu'il avait faim.

Il mit un genou en terre et tira de son sac, posé près de lui contre le mur, un gros morceau de pain de munition ; puis, comme il avait perdu son couteau, il mordit et mangea lentement.

Mais, après quelques bouchées, il en eut assez : le pain était dur et avait un goût amer. Dire qu'on en aurait de frais qu'à la distribution du lendemain, si l'intendance le voulait bien, encore. Allons, c'était quelquefois bien rude le métier ; et ne voilà-t-il pas qu'il se souvenait, à présent, de ce qu'il appelait ses déjeuners hygiéniques, lorsque, le lendemain d'un souper un peu trop échauffant, au Café-Anglais, qu'il se faisait servir—mon Dieu, la moindre des choses—une côtelette, des œufs bouillis aux pointes d'asperges, et que le sommelier, connaissant ses habitudes, posait sur la nappe et débouchait avec précaution une fine bouteille de vieux léoville, doucement couchée dans un panier. Fichtre de fichtre ! C'était le bon temps tout de même, et il ne s'habituerait jamais à ce pain de misère.

Et, dans un moment d'impatience, le jeune homme jeta le reste de son pain dans la boue.

Au même instant, un soldat sortait du cabaret ; il se baissa, ramassa le morceau, s'éloigna de quelques pas, essuya le pain avec sa manche et se mit à le dévorer avidement.

Henri de Hardimont avait déjà honte de son action et considérait avec pitié le pauvre diable qui faisait preuve d'un si bon appétit. C'était un long et grand garçon, assez mal bâti, avec des yeux fiévreux et une barbe d'hôpital, et d'une maigreur telle que ses omoplates faisaient mille saillies sous le drap de sa capote usée.